

Joly, Fernand (1988) *Carte géomorphologique de la France au 1 : 1 000 000 (quart Nord-Est. Montpellier, Maison de la Géographie, Collection RECLUS modes d'emploi, no 13.*

Gilles Ritchot

Volume 33, Number 90, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022060ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022060ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ritchot, G. (1989). Review of [Joly, Fernand (1988) *Carte géomorphologique de la France au 1 : 1 000 000 (quart Nord-Est. Montpellier, Maison de la Géographie, Collection RECLUS modes d'emploi, no 13.) Cahiers de géographie du Québec*, 33(90), 414–416. <https://doi.org/10.7202/022060ar>

l'île ont adressé au Comité de décolonisation des Nations Unies une pétition dénonçant l'administration militaire chilienne.

Tout en respectant la volonté du Groupe RECLUS d'innover dans le domaine des chorèmes, je me dois de tirer une sonnette d'alarme à l'égard de la mystification, voire l'incompréhension, que peut provoquer une modélisation à outrance de l'espace. Bien qu'ayant vécu pendant trois ans en Papouasie—Nouvelle-Guinée, j'arrive à peine à décrypter les représentations du « milieu physique et découvertes » et de la « population et économie » de ce pays. Pour ce qui est de « la scissiparité insulaire » de Kiribati, je n'ai presque rien compris à la première lecture. Finalement, et ceci est peut-être une critique plus sérieuse, on ne trouve pas dans cet atlas des cartes détaillées de chaque groupe insulaire. Dans le cas de la Polynésie française par exemple, seul l'archipel des Tuamotu mérite une carte d'ensemble là où les Australes et les Marquises sont complètement laissées pour compte. Le lecteur cherchera en vain le Hiva-Oa de Gauguin ou le lointain Rapa.

L'*Atlas des Îles et États du Pacifique Sud* ne supplée donc pas les cartes et atlas topographiques classiques. Sa vocation est tout autre. Grâce à un heureux mariage entre texte et cartes et à une approche critique et dynamique, Antheaume et Bonnemaïson nous proposent un ouvrage qui mérite d'être exploité au premier plan dans le cadre de tout enseignement — universitaire ou autre — portant sur le Pacifique. Je félicite par ailleurs le Groupe RECLUS pour son initiative de proposer un rabais de 30% sur le prix de vente à tout étudiant... en espérant bien sûr que les libraires d'outre-Atlantique auront la courtoisie d'offrir cette réduction à leur propre clientèle étudiante!

Eric WADDELL
Département de géographie
Université Laval

JOLY, Fernand (1988) *Carte géomorphologique de la France au 1:1 000 000 (quart Nord-Est)*. Montpellier, Maison de la Géographie, Collection RECLUS modes d'emploi, n° 13.

La carte géomorphologique retient le gros de l'attention. La présentation écrite renvoie au commentaire de la feuille NW publiée en 1987. Le document s'impose ainsi comme une vaste image composée de multiples plages polychromes, teintes plates assorties ou non de trames linéaires et de semis en pointillés. Les tons pastels dominent nettement et les accidents linéaires, indiqués surtout en traits gras avec ou sans hachures, effectuent un compartimentage discret, largement ouvert. L'effet d'ensemble est sympathique, chocolaté et sucré. Il évoque moins le graphique catégorisant que l'aquarelle aux transitions en fondu-enchaîné, même si à l'examen il est clair que les teintes se juxtaposent sans s'interpénétrer.

La perception qu'inspire une telle image est celle d'une continuité qui refoule l'émergence de discontinuités, même au sein des interfluves de l'Artois au Perche où la géométrisation des talwegs est des plus suggestives. L'impression évoque bien sûr les paysages très attachants d'Île-de-France et des alentours, où il y a beaucoup d'humidité dans l'air. Outre la falaise du pays de Caux, les rares contrastes localisent les massifs « anciens » et les montagnes « jeunes », où les teintes chaudes symbolisent l'action de forces endogènes accompagnées d'un dégagement de chaleur : métamorphisme, plissements. Mais les basaltes tertiaires sont indiqués en... bleu.

Plus profondément que des paysages qui pourraient être lus autrement, l'image illustre une géomorphologie qui ne dégage pas d'objet d'un ensemble d'interactions directes entre les « quatre éléments » du monde alchimique de la matière : la terre, l'air, l'eau et le feu. Les teintes douces et fluides s'appliquent au bassin de Paris comme à une étendue où la séparation de la terre et des eaux n'aurait pas encore eu lieu. Les contrastes identifient alors les aires où les effets de chaleur endogène et de submersion exogène (diluvienne ?) préfigurent une catégorisation.

L'impression de « continuité » transmettrait une telle vision des choses. D'abord au plan de la communication, la traduction d'une « terre informe », au détriment d'un espace morphologique, rendrait compte de ce tour de force technique inouï grâce auquel une cartographie assistée par ordinateur produit un résultat comparable à celui que l'artisan obtient d'une pâte à modeler qu'il pétrit sous l'eau. Ensuite au plan de l'information, l'expression de formes non encore dégagées de l'interaction des « quatre éléments » réussit à égaler le lecteur. Par exemple, la figuration de l'argile à silex passe presque inaperçue dans la légende sur fond gris, de sorte qu'il est difficile de la repérer sur la carte où la teinte bleue est mise en valeur par le voisinage d'un jaune représentant des loess : par ailleurs, celui-ci paraît aussi vif sur la carte que le jaune des dunes littorales dans la légende. Ainsi de suite.

Il y a fort à parier que le lecteur, peu familier avec les paysages et peu instruit des acquis de la géomorphologie en France, devra mettre beaucoup de temps pour interpréter la carte à partir de la légende seulement. Il ne conviendrait pas de déplorer cette déconvenue car l'indétermination des étendues exigerait que les traces des discontinuités soient perdues au profit d'une continuité amorphe. Comme entrevu, la carte réussit à transmettre l'expression d'une « terre informe »...

La critique de la carte semble indissociable de son contenu. Si la lecture en est délicate, c'est que la carte transmet avec justesse une « moyenne » en matière de géomorphologie française. S'il est un point sur lequel on peut s'entendre relativement au « message » que serait ce « médium », c'est l'ampleur de la somme des informations recueillies. La quantité et le raffinement des observations répertoriées ont de quoi couper le souffle. Le fascicule fournit une liste de thèses d'État et d'ouvrages généraux consultés pour la circonstance, confortée de résultats inédits provenant de nouvelles descriptions sur le terrain et en laboratoire. Il y a donc lieu d'en convenir : ce sont quelques générations de chercheurs et toute la géomorphologie française qui se donnent à voir à travers la carte de Fernand Joly.

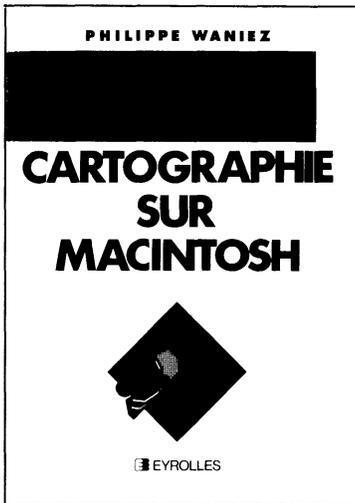
Examinons la légende en ce sens. Celle-ci présente, comme en ordonnées, les lithologies des types de relief saupoudrées de formations quaternaires différenciées selon les milieux « élémentaires » de mise en place (marins, fluviatiles, glaciaires, éoliens). Et elle présente, comme en abscisses, les accidents topographiques reliés à des résistances lithologiques, à la tectonique des formations de support, à des façonnements exogènes par les eaux courantes au demeurant intégrées à des contextes fluviatiles, glaciaires, karstiques, littoraux et sous-marins. Il ne s'agit pas de reprocher à cette légende d'être topogéologique plutôt que géomorphologique, mais de constater que la mise au point qu'elle effectue ramène la catégorisation géomorphologique en l'état où elle se trouvait avant de Martonne, Baulig, Davis.

En effet, la légende et la carte apparentent la surface solide de la terre à la résultante de forces interagissantes à partir des « quatre éléments ». Nous pouvons pourtant démontrer depuis belle lurette que la surface de la terre n'est pas « donnée » par la consolidation du *substratum*, ni par l'accumulation de sédiments ou de formations quaternaires, ni par les façonnements qu'exercent les eaux courantes, le vent, les glaciers, etc., encore moins par l'interaction de toutes ces forces. Les *Prolégomènes* davisien avaient eu le mérite, à cet égard, de désigner un référent morphologique « abstrait », la pénélaine, qui aurait pu devenir (et qui a pu devenir) un objet théorique susceptible de subsumer une chaîne de phénomènes au nom de la géomorphologie. Mais ce cheminement fut « contesté ». Avec le recul dont nous disposons désormais, nous pouvons affirmer que la contestation du schéma davisien a visé en fait le choix d'objet théorique en général, sous prétexte de traquer un traitement méthodologique qui avait mal réussi à en établir la réalité. La géomorphologie fut ainsi dépouillée de « son » objet, ce qui ne fut jamais racheté par la multiplication des méthodes, des expériences de terrain et en laboratoire qui ont foisonné en l'occurrence.

Cette éviction d'objet expliquerait le « style » de la carte, son allure d'aquarelle adaptée à une communication d'étendues amorphes régies par des « éléments » informes. Les allusions aux surfaces posthercynienne et infracrétacée sont marginales. La distinction fait défaut entre abrupts « de faille » et « de ligne de faille », ce qui est d'autant plus significatif que le graphisme prend la couleur de la formation où il se trouve, comme si la nature de la formation contrôlait la définition de la forme en surface. Enfin, toute trace de géomorphologie climatique semble disparue. Le périglaciaire fut la condition de possibilité d'une éolisation qui a influencé de vastes

espaces de la Beauce à la Picardie. Il n'est pas mentionné. Cela indiquerait-il que la géomorphologie climatique de Cailleux et Tricart, en réglant son compte à Davis, s'alignait sur une évolution régressive qui devait reconduire la discipline et quelques générations de recherches à une position préscientifique ?

Gilles RITCHOT
 Département de géographie et CRAD
 Université Laval



WANIEZ, Philippe (1989) *Cartographie sur Macintosh*. Paris, Eyrolles, 142 p. (disquette d'accompagnement en option).

Jusqu'à tout récemment, le cartographe intéressé par la cartomatique (cartographie-informatique, selon le néologisme proposé par D. Hébert dans *Carto-Québec*, automne 1984), devait se contenter d'utiliser les outils disponibles sur les ordinateurs centraux avec tout ce que cela impliquait en termes de difficultés d'apprentissage et d'utilisation. Depuis peu, des outils dont la qualité ne cesse d'augmenter sont disponibles sur micro-ordinateur. Malheureusement, peut-être à cause de leur rapide évolution, rares sont les ouvrages qui portent sur l'utilisation de ces nouveaux logiciels. Avec *Cartographie sur Macintosh*, Waniez a osé relever ce défi. Toutefois, selon ce dernier, « il ne faut pas s'attendre à lire ici un traité de cartographie ; *Cartographie sur Macintosh* est une analyse critique et, si possible, didactique de deux logiciels commerciaux de bonne qualité ». L'ouvrage est abondamment illustré. En effet, si l'on fait abstraction de l'introduction et des annexes, près de la moitié du livre est composée de figures (le plus souvent des topogrammes) qui sont là pour faciliter la compréhension des explications pas à pas que donne l'auteur.

Dans le premier chapitre, *Le Macintosh et la cartographie*, l'auteur retrace brièvement les étapes de la réalisation cartographique sur micro-ordinateur, étapes qui seront d'ailleurs le sujet des trois chapitres suivants. Il présente également les deux logiciels et annonce déjà ses couleurs. « Le premier (*MapMaker*) semble s'adresser plus particulièrement à des utilisateurs ponctuels qui exploiteront rapidement ses possibilités limitées. Le second, (*Cartographie 2D*) véritable outil professionnel, nécessitera sans doute un temps d'apprentissage un peu plus long qui constituera une base solide pour tous ceux qui font profession de cartographe ». L'auteur présente aussi dans cette première partie un exemple (un problème cartographique) qui servira tout au long de l'ouvrage. Il y fait également un survol rapide des options du menu principal des deux logiciels. Les chapitres deux, trois et quatre ont tous la même structure. Une courte introduction, plus